

Les terres - Divers

Dans nos parages, la diversité des terres y étaient des plus bizarres.

Ici est une terre noire qui ne semble former que par le détrit des feuillages, des chênes verts et de leurs cendres, terres légères s'il en fut, et en effets, sur cet emplacement il n'y avait que ces buissons compacts, serrés, brûlés et rebrûlés depuis des siècles.

Cela forma un bon terreau quand il est humide mais par la sécheresse ce n'est plus qu'une poussière noire qu'on pouvait labourer en tout temps.

A côté au contraire ce n'était qu'une terre très pierreuse, maigre, sans grande valeur.¹

A côté encore la terre devenait dure caillouteuse, plus loin, encore plus dure de couleur grise. Un peu plus loin, toujours, la terre devenait rouge sang, on eut peut l'appeler, terre de fer.² Impossible de la travailler de quelque manière que ce soit avant qu'elle fut bien détrempée par les pluies.

A côté de cette terre de fer était une autre sorte grise sableuse friable, un peu maigre.³ Plus loin elle était tout à fait sableuse, d'un sable fin comme de la poussière se mouvant au vent, ne produisant que du chien-dent. Une autre n'était composée que de petits cailloux gros comme des petits poids, lesquels cailloux étaient unis semblables à ceux qui sortent des rivières.

Ailleurs assez proche les broussailles et les palmiers nains, ainsi que toutes sortes d'épines et bruyères poussaient sur un lit peu épais de terreau, de détrit, en dessous se trouve un lit de pierre, plutôt un banc d'une épaisseur de 10 à 20 centimètres.

Cette pierre est unie en dessus et en dessous et d'une couleur bleue verdâtre, très dure et cassante comme du verre, se cassent net à pic.⁴ En dessous de ce banc de pierre est des terres de différentes sortes.

A peu de distance de là, est une terre noire dessus mais au labourage la terre noire est enfoie et la charrue ramène sur le dessus une terre blanche, meuble, peu grasse donnant de maigres récoltes, qui serait plutôt bonne à laisser en prairie. On croirait cette terre mélanger de craie.⁵

Plus loin commence un versant,⁶ une pente aboutissant à une première chaîne de mamelons peu élevée. Ces mamelons sont très boisés, ou du moins étaient boisés.

Sous ce boisement, le sol n'est plus qu'une épaisse couche de pierres à plâtre à une assez grande profondeur s'étendant au loin.

Sur ce sujet il me souvient qu'un jour allant à St Denis du Sig avec la voiture attelée de deux bœufs la route qui n'était alors qu'un sentier aride frayé seulement par les quelques voitures qui

¹ De part et d'autre de la montagnette, où on avait d'ailleurs situé la plupart des lots de jardin.

² Les terres du côté nord-ouest de la "plaine", entre la route de Saint-Cloud et le territoire d'Assi-Ben-Okba. Elles sont envahies par le glaciaire de la montagne des Lions. Plusieurs lots Rabisse s'y trouvaient.

³ Les abords du lac de Télamine, aux alluvions maritimes ou lagunaires.

⁴ La partie de la plaine la plus proche du village, de part et d'autre de la route de Saint-Cloud. Il s'agit d'une dalle calcaire tertiaire, apparentée au gypse de l'escarpement. Après le départ de Gustave, on l'a beaucoup forée pour pomper l'eau de la nappe phréatique associée au lac.

⁵ Le bas de la pente à l'est de l'escarpement, en arrivant sur le territoire d'Assi-Ben-Féréah (Legrand), appelé par la suite *les terres blanches*.

⁶ L'escarpement lui-même (terrain communal), dont ce versant (nord-est) a été planté plus tard par les Lesueur en oliviers.

y passaient par hasard, cette ville ayant une autre route praticable dans une autre direction. Je passai en voiture entre deux mamelons qui n'était absolument que du plâtre a vue, sans terre végétale ny buissons. Un seul olivier chétif implanter dans une crévasse y végétait.

Il n'y avait donc qu'à bâtir un four à cuire le plâtre au pied de ces mamelons et exploiter ce filon élever audessus du sol a nu, sans autre travaux ny fouilles.⁷

En général dans notre bassin la diversité des terres y était donc très grandes, n'en ayant fait mention ici que d'une infime partie.

La terre végétale est peu profonde, pourtant le défrichement ne fut pas partout facile il s'en faut.

Les arabes ayant pour habitude de brûler la broussaille tous les cinq-six ans pour l'empêcher de devenir trop hautes, les racines, les souches de cette brousse n'étant pas atteintes continuaient de pousser et datait on ne sait depuis combien de siècles.

Le travail est pénible car il demande un effort continuel des muscles du matin au soir.

Ce sont surtout les grosses touffes de palmiers naines qui m'ont sembler les plus pénibles a extraire vu le nombre de leurs racines chevelues, et la profondeur de ces racines tenaces qu'il faut couper en-dessous jusqu'à la dernière.

D'abord pour bien faire il est toujours nécessaire quand on défriche d'attaquer la touffe de palmier en dessous, on commencent de faire une petite tranchée par devant.

Il en est de même pour les lantiques, les chênes vert, les oliviers sauvages, on commence d'abord a couper avec la hache de la pioche tous les branchages, les broussailles des buissons, puis on attaque.

Au fure et à mesure qu'on défriche, on fait des tas de tout ce qu'on emportera pas : racine de palmiers, broussailles, épines, bruyère, etc. pour les bruler sur place.

Ces tas sont fait de préférence sur les petites clairières qui existes entre les buissons.

Ces places sont toujours plus maigres que les autres endroits, et les cendres des broussailles brulées étant enfouie au labourage, donnent une grande vigueur aux céréales qui poussent a cette place.

Il y a même trop de vigueur, de force, et la plupart du temps on ne récolte rien la première année sur ces places qu'un énorme fouillis de paille sans épis.

Ce sont les souches des lentiques les plus dures a extraire du sol. La souche d'olivier est tendre, se coupe facilement. Quand aux chênes verts ce sont plutôt des racines courantes que des souches. Néanmoins il y a de l'une et de l'autre.

Dans ces premiers temps, les colons tirèrent un bon profit des défrichements des chênes verts, sous ce rapport qu'on dépuillaient ces racines de leurs écosse a mesure qu'elles etaient arracher ou extirper de terre.

Les enfants, ou les femmes, ou encore les hommes faibles écossaient ces racines fraiches, en frappant dessus avec un marteau. L'écosse se détachait facilement.

On la laissait se sécher au soleil, et une fois sèche on la mettait en sac.

Cela se vendait très bien a la ville, et etait transporter en france pour servir comme tannin pour les peaux.

⁷ Exploité pendant les années 1930 à 1950 par les frères Mendiola.

Les racines des chênes verts sont de bois dur et produisent de très bons charbons de bois que l'on brûle en charbonnières étouffées, ainsi que cela se pratique. Nous eûmes ainsi de bons charbons pour la cuisine.

Une sorte de sapin, appelé Thuya, boise ou boisaient tous les mamelons à l'infini de derrière le village. Ce thuya produit des souches très grosses, des billes, et pesant jusqu'à plus de 100 kilos.

La nuance de ces souches est superbe, aussi l'exportaient-t-on en France pour les débiter en placages, ou en morceaux avec lesquels se fabriquaient de superbes bibelots, surtout des coffrets, ou autres objets.

Ces racines sont pénibles à extraire, étant assez profondes et très épaisses de bloc, ayant aussi des racines courantes qu'il faut couper en recherchant à ne meurtrir le bloc le moins possible.

Ces blocs de Thuyas ont peut-être des centaines d'années d'existence et ont été brûlés ou subis de nombreux incendies, lesquels incendies n'attaquent généralement que la broussaille, les souches et racines restant presque intactes, ce qui fait que quelques années plus tard il n'y paraît plus.

La végétation des plantes du pays est très vivace, poussent même sans eaux, s'abreuvant, se contentant de la rosée abondante des nuits.

En résumé, les colonies mal situées, ne purent prospérer qu'avec beaucoup de difficultés par cette raison que le territoire choisi, je ne sais par qui, n'offrait pas assez de surfaces propices à la culture immédiate d'une part, et de l'autre demandait trop de temps et de peine pour parvenir à mettre ces terres incultes en rapport, que beaucoup beaucoup de ces terres n'étaient pas propices et n'avaient aucune valeur, mais surtout que les terres ont été distribuées avec beaucoup trop de parcimonie.

On pourrait objecter que les colons en possédaient encore de trop, puisqu'ils ne parvinrent pas à les défricher entièrement après bien des années.

Justement si les colons eussent eu des terres moins ouvragées, qu'ils puissent mettre plutôt des terres en rapport, ils n'auraient pas été obligés de cultiver toujours les mêmes, de les épuiser avant de parvenir à en mettre d'autres en rapport. Le terrain ne faisant pas défaut, il eût fallu établir les colonies non sur des terrains plus ou moins mauvais, trop ouvragés, trop restreints, mais aux abords des grandes vallées propices, toutes prêtes à mettre en culture, tel qu'il en existe beaucoup dans le département tous au moins suffisamment.

Mais voilà – au fur et à mesure de la conquête, les bons parages furent notés, et vite réclamés, non par les conquérants, mais les parasites quémendeurs, qui obtinrent ainsi les meilleures parts d'abord.

Il y eut ainsi des parts de 100 ou 200 hectares et plus, non des plus mauvaises au contraire, qui échurent à des personnes n'en ayant que faire, mais qui les rétrocédèrent en tout ou parties moyennant rétribution quelconques.

Les meilleures terres furent donc données justement à ceux qui n'en avaient probablement pas besoin, et les pauvres diables de colons ramenés militairement eurent la plus mauvaise part, laquelle toute étant mauvaise, en cela de plus, que ce partage fut trop restreint.

Néanmoins il y eut réussite quand même par absorption.

La comme partout les forts abattent les faibles. Il arrive donc ce qui devait fatalement arriver.

Ceux des colons qui purent surmonter la décadence du moment psychologique inévitable créé aux colons mal partagés, miséreux par le manque de terre ou la charge de jeunes familles, se virent absorber par ceux qui plus heureux étant mieux partagés, au plus favorisés du sort, ou autres, ou bien encore par ceux à qui échurent des fonds en espèces d'où qu'ils viennent.

C'est ainsi qu'à cette époque, un colon entre autres fut forcé de céder sa propriété à un autre plus riche, qui lui avait vendu une paire de bœufs, et qu'il ne put payer à échéance, d'où sommation, poursuite, etc.⁸

Beaucoup de ces propriétés furent vendus par des emprunts de 500 ou mille francs à gros intérêts, de 20, 25, 30 pour cent.⁹ Et cela après 10 à 12 années d'un pénible travail, de privations, d'endurance de toutes sortes. Si ces propriétés eussent été composées de 20 à 30 hectares, ces choses ne se seraient pas passer ainsi, ayant plus de valeur.

Le propriétaire, le possesseur, ayant plus de ressources, plus d'avoir y aurait tenu d'avantage. Cela d'autant plus qu'il aurait eu plus de perspective dans l'avenir qui lui paraissait vraiment sombre, alors ayant d'avantage de terre il aurait été plus tenace au sol, aurait eu plus de confiance dans le résultat final, dans l'avenir.

Néanmoins, les résultats sont relativement beaux, certainement on aurait pu faire mieux sur plusieurs points. Mais aussi on aurait pu faire plus mal. Il faut avoir vécu le commencement pour pouvoir apprécier le travail accompli ; travail, patience et persévérance, avec cela, l'homme accomplit des prodiges étonnants. Tel quel, la réussite de notre colonisation est belle.

Certe il y a encore beaucoup à faire.

On y parviendra par l'énergie et l'accord, c'est à dire en ne mettant pas d'entraves, pas d'arrêts dans la progression nécessaire du pays. Un point important aussi est l'écoulement des produits, à un prix rémunérateur,¹⁰ puis le bon gouvernement de la contrée.

Fin

⁸ L'acheteur est probablement de Jean Pierre Gourmand (ce qui ne s'invente pas), convoyé de 1848 et originaire de Rogny, qui a acheté, dans des circonstances douteuses, des lots pré-concédés à Jacques Picard et à Louis Leclerc.

⁹ Gustave s'exprime confusément, rapportant probablement des rumeurs datant d'après son départ de Fleurus. Avant et après la confirmation des concessions, un nombre non négligeable de colons tomba entre les griffes de notaires et d'« hommes d'affaires » d'Oran (notamment Gradwohl et Stura) à qui ils hypothéquaient leurs terres à des taux fortement usuraires, soit pour acheter du matériel, soit pour rembourser la dette qu'ils avaient accumulée envers l'administration militaire (pour toute la nourriture et tous les effets distribués pendant la période de soutien). Celle-ci égalait ou surpassait à l'époque la valeur marchande de leurs terres.

¹⁰ A l'époque où Gustave écrit (et depuis les années 1890) la question des tarifs douaniers français est devenue controversée en Algérie, où on se plaint d'être en concurrence inégale avec la Métropole, de ne pouvoir exporter de produits agricoles ailleurs, etc.